

Giacometti et Bacon, tout en tension et en intensité

La Fondation Beyeler réunit les deux artistes dans une exposition qui met en évidence leurs points communs.

LE MONDE | 11.07.2018 à 08h25 | Par Harry Bellet (*journaliste/harry-bellet/*) (Bâle (Suisse))



Alberto Giacometti et Francis Bacon, à la Tate Gallery, à Londres, en 1965. GRAHAM KEEN

Il existe à Bâle une des plus belles collections particulières d'art moderne en Europe. Elle a été constituée par une femme, Esther Grether, qui l'abritait dans une ancienne usine installée au centre de la cité, d'environ 3 000 m², où elle vivait entourée de ses œuvres. Parmi lesquelles des sculptures d'Alberto Giacometti et au moins cinq tableaux de Francis Bacon, dont trois triptyques. Elle les avait disposés de telle manière que les grands hommes debout du premier regardent les corps torturés peints par le second. L'un de ses triptyques est prêté à la Fondation Beyeler, à Riehen, où, comme chez Esther Grether, il poursuit un dialogue avec les bronzes de Giacometti.

A Riehen, ceux-ci proviennent essentiellement de la Fondation Giacometti, qui vient d'ouvrir un institut à Paris au 5, rue Victor-Schœlcher, dans le 14^e arrondissement. Les Bacon, eux, viennent d'un peu partout. Ernst Beyeler, le galeriste à l'origine de la fondation qui porte son nom, en possédait quelques-uns lui-même (*Lying Figure*, de 1969, qui appartient aujourd'hui à la fondation, était considéré par Bacon comme une de ses meilleures œuvres), en vendit plus encore, une bonne quarantaine.

Il exposa aussi Giacometti (la fondation conserve un ensemble complet des œuvres exécutées pour la tour Chase Manhattan Plaza à New York), mais, là, il en négocia au moins trois cent cinquante ! Toutefois, les deux artistes se connaissaient bien avant leur passage chez Beyeler, et s'appréciaient : « *C'est l'homme qui m'a influencé plus que quiconque* », disait Bacon de Giacometti. Celui-ci n'étant que de huit ans son aîné, l'aveu prend toute sa saveur.

BACON ET
GIACOMETTI
AVAIENT
PLUSIEURS
POINTS
COMMUNS,
OUTRE UNE
CAPACITÉ
D'ABSORPTION
ALCOOLIQUE

Ils avaient plusieurs points communs, outre une capacité d'absorption alcoolique plutôt rare. Le premier, c'était d'être hors des courants de leur époque, même si Giacometti flirta un temps avec le surréalisme. Après la seconde guerre mondiale, quand l'abstraction devient le mouvement dominant, tous deux se penchent sur la figure humaine, la creusent, la bouleversent. Et ce, dans ce qu'elle a de plus tragique, comme en témoigne la première salle de l'exposition, qui réunit deux œuvres à peu près contemporaines, *Le Nez*, de Giacometti, et un portrait de pape par Bacon, inspiré de celui d'Innocent X peint par Vélasquez.

PLUTÔT RARE,
NOTAMMENT
ÊTRE HORS DES
COURANTS DE
LEUR ÉPOQUE

Si l'appendice qui donne son titre au Giacometti est des plus présents, il ne doit pas masquer la bouche qu'il surplombe : un trou béant. Même chose chez Bacon, son pape hurle, un cri muet qu'on dit inspiré par l'image d'une femme tuée par la troupe sur les escaliers d'Odessa, dans le film de Sergueï Eisenstein, *Le Cuirassé Potemkine*.

C'est une autre femme qui les rapproche, à laquelle est consacrée la salle suivante, l'artiste britannique Isabel Rawsthorne, née Isabel Nicholas en 1912. Giacometti fait sa connaissance à Paris, en 1935, et elle lui sert de modèle pour deux têtes. Lui qui ne travaille que d'après le vivant fera une exception en 1943 quand, réfugié en Suisse, il se souvient d'une vision d'Isabel Rawsthorne, aperçue au loin, vers minuit, boulevard Saint-Michel. C'est *Femme au chariot*, presque grandeur nature, les bras collés au corps et regardant devant elle. Bacon, lui, fera la connaissance d'Isabel Rawsthorne à Londres, à la fin des années 1940, et elle deviendra un de ses modèles de prédilection.

Rigidité géométrique

Tous trois se retrouveront à Londres, à l'automne 1962 : Giacometti y séjourne pour préparer une rétrospective à la Tate Gallery. Mais sa rencontre avec Bacon eut lieu avant, à Cannes d'abord, où ils se croisent en 1955, sans se parler, dans un restaurant, puis à Paris, où le Britannique ose aborder son aîné. Là aussi, ils se découvraient des relations partagées, dont l'écrivain Michel Leiris.

Ils ont d'autres points en commun : la rage (Giacometti balafre ses plâtres, les incise, les scarifie, comme Bacon ses toiles), une obsession pour la figure humaine, distordue, démontée, et, ce qui est le thème de l'une des plus belles salles de l'exposition, ils utilisent l'un et l'autre la cage.

Pour le sculpteur, c'est presque naturel : les parallélépipèdes, souvent de simples baguettes de bois, sont utilisés dans les ateliers de statuaire classique pour prendre la mesure d'un volume et le positionner dans l'espace : Giacometti reprend cet outil, mais l'insère dans les œuvres finales, qu'il contribue à structurer. Bacon, lui, le peint : quelques lignes droites, qui enserrant la figure, compriment l'espace autour d'elle, et contrastent par leur rigidité géométrique avec les formes souvent curvilignes et la démesure de la touche et des empâtements. C'est fondamentalement cela, le lien entre Giacometti et Bacon : la recherche de la tension et de l'intensité la plus forte. Parfois jusqu'à couper le souffle.

« Bacon-Giacometti ». Fondation Beyeler, Baselstrasse 101, Riehen/Bâle (Suisse).
Tous les jours, de 10 heures à 18 heures, le mercredi de 10 heures à 20 heures,
Jusqu'au 2 septembre. fondationbeyeler.ch/fr
(<https://www.fondationbeyeler.ch/fr/expositions/bacon-giacometti/>)
